

**HOMMAGE A MONSIEUR FRANCOIS  
MITTERRAND - HOTEL DE VILLE DE LIEVIN  
(JEUDI 11 JANVIER 1996)**

Mesdames et Messieurs,

Chers Camarades,

Mon Cher Jean-Pierre,

Tu m'avais demandé de venir participer à la cérémonie traditionnelle des voeux que tu organises dans ta ville, et, compte tenu de nos relations anciennes et amicales, j'avais accepté avec plaisir.

Pouvions-nous imaginer de nous retrouver dans de telles circonstances ?

Aujourd'hui, nous sommes en deuil.

J'ai participé ce matin à la cérémonie officielle des funérailles de François Mitterrand, qui s'est déroulée à Paris.

Je viens de tenir, à Lille, une réunion exceptionnelle du Conseil Municipal, où j'ai rendu un hommage solennelle à la mémoire de celui qui fut Président de la République pendant quatorze ans.

Nous sommes ici ce soir dans la ville qu'il a visitée il y a un an à l'occasion du dernier voyage qu'il a effectué dans notre Région.

Je suis parmi vous pour m'associer à l'émotion de la population du Pas-de-Calais, particulièrement dans cette ville minière qui lui a toujours apporté son plus large soutien.

Oui, nous sommes en deuil.

Depuis quelques jours, dans tout notre pays, mais aussi dans le monde entier, une immense lame de chagrin et d'émotion est montée et a bouleversé nos esprits.

François Mitterrand est mort.

Ce sont des mots qui semblent presque impossibles à prononcer, tant nous l'avons connu vivant et aimant la vie. Mais nous devons l'accepter, comme lui-même semblait l'avoir fait, avec une sérénité et un courage qui forcent le respect.

Il a été le premier d'entre nous, et l'on mesure désormais la place unique qu'il occupait dans le siècle, à travers l'hommage général qui lui est rendu par nos concitoyens, mais encore par le personnel politique de notre pays, toutes opinions maintenant mélangées ; enfin par les très nombreux chefs d'Etat Européens et étrangers, présents ce matin à Notre Dame de Paris.

Il était l'homme des fidélités et des souvenirs communs, et j'ai été son ami. Il m'a offert, pendant trente ans, les plus belles heures, les plus grandes émotions de ma vie publique, mais aussi personnelle, car il mettait un soin particulier à donner à ceux qu'il avait choisis, -je dirais, peut-être même élus,- le

sentiment qu'ils étaient uniques et indispensables à son esprit si profond et si riche.

Etre l'ami, le compagnon de lutte, l'un des plus proches collaborateurs de François Mitterrand au long de sa vie politique, a marqué mon destin, qui s'est accompli avec lui.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en octobre 1965, il y a à peine trente ans, à Lille. François Mitterrand, qui était déjà une personnalité publique connue, puisqu'il avait été à plusieurs reprises Ministre sous la IVème République, était alors en campagne électorale pour l'élection Présidentielle, et je représentais pour ma part la S.F.I.O. dans le Nord. J'organisais cette campagne présidentielle dans la Région.

L'élection de 1965 fut, vous le savez, la première qui vit l'élection du Président de la République au suffrage universel, et celle où le Général de

Gaulle sollicita des Français un second mandat.

C'était pour la gauche et les socialistes un enjeu considérable, dont François Mitterrand devint alors l'incarnation. François Mitterrand, en 1965, était pour la première fois l'homme du combat de la Gauche rassemblée, mais pas encore unie. Déjà il avait compris que seule l'union nous permettrait de triompher un jour, de concrétiser l'espérance de millions de gens. Sa vision le portait au-delà des partis et des querelles quasi-culturelles entre les différentes composantes de l'opposition.

Il avait alors déclaré : "Je suis le produit d'une situation. Je ne suis ni un chef ni un guide, mais celui qui monte au parapet avec un commando. Candidat à la présidence de la République, je veux réveiller la gauche, redonner aux républicains une vocation révolutionnaire, et essayer de constituer avec vous tous le nouveau Parti

Socialiste".

On sait que le Général de Gaulle fut mis en ballotage, ce qui repréSENTA déjà une sorte d'exploit, dans le contexte politique de cette époque, étant donné la personne du Général, la nouveauté d'un tel scrutin, et la popularité encore relative de François Mitterrand.

Mais tous nous avions pu voir à quel degré cet homme suscitait des enthousiasmes probablement aussi puissants que les haines qui, toute sa vie, l'ont accompagné.

Son caractère si différent de ses contemporains, cette habileté manoeuvrière qu'on lui prêtait pour mieux l'en accuser, son refus de se livrer à un jeu de séduction démagogique pouvoient dérouter, et lui attiraient des inimités qui traduisaient bien la fascination qu'il exerçait déjà sur ses adversaires.

Son âme passionnée, le lyrisme de

son discours et l'extraordinaire ardeur qu'il mettait à l'emporter, à convaincre et même à séduire, lui assuraient également des fidélités infaillibles qui ne se sont pas démenties. Car il exerçait en définitive la même fascination, mais inversée, chez ses amis.

Ce jour d'octobre 1965, nous sommes revenus ensemble à Paris par le train, avec ce cher Georges Dayan, et tout à alors, en quelque sorte, débuté entre nous.

Durant ce voyage il m'a expliqué sa stratégie, son souci de rassembler toute la Gauche. J'ai rencontré ce jour là un homme certainement unique, qui avait saisi à bras le corps l'impossible défi qui serait le sien pendant plus de quinze ans, jusqu'en 1981, et même qui le fut pendant vingt trois ans, dès ce jour de 1958 où il décida d'incarner l'opposition au Général de Gaulle.

1965 marqua donc un tournant, avec cette ferveur populaire autour de

celui qui s'imposait en quelque sorte comme le champion de la Gauche.

Par la suite, elle traversa des années difficiles, marquées par des échecs, notamment en 1969, lors de l'élection qui vit Georges Pompidou succéder au Général de Gaulle.

Pourquoi ne pas le dire, elle était parfois la première responsable de ces échecs, tant certaines suspicions semblaient régner au sein même de sa propre famille.

Ce fut encore une fois le talent de François Mitterrand de fédérer ces différents courants, et pour ma part, j'y ai travaillé constamment, avec naturellement derrière moi les socialistes du Nord et du Pas-de-Calais. En cela, je suis fier d'être cet "homme des fondations" évoqué un jour par celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Les dix années qui séparent le

congrès d'Epinay de la victoire du 10 mai 1981 sont mieux connues : l'Union de la Gauche, un nouveau combat en 1974 qui devait voir l'élection de justesse de Valéry Giscard d'Estaing, et toujours cette farouche volonté de François Mitterrand d'incarner, par delà les relations parfois complexes entre les trois principaux signataires du Programme Commun de 1972, une espérance qui continuait de grandir.

De nouvelles générations montaient vers la Gauche. Encore une fois, diverses composantes la rejoignaient. Elle ne cessait d'emporter les élections locales, devenant alors la première force politique de ce pays. A l'évidence, un souffle grandissait, qui se nourrissait aussi de l'évolution de notre société et de celle du monde. Toujours, François Mitterrand, fidèle à lui-même, rassemblait et se tenait à la tête de ce mouvement.

Enfin, cela s'est produit.

Notre espérance formidable a

triomphé, et avec nous des millions de femmes et d'hommes, ceux dont on n'avait que trop rarement dans le siècle entendu la voix.

Ces heures-là, comment pourrais-je ne pas me les rappeler ? Cette joie simple dans les rues des villes et des villages de France, elle était la même que celle que j'avais connue en 1936, quand j'étais enfant ; elle me rappelait également les moments intenses de 1944. Blum, de Gaulle, Mitterrand, toujours la fraternité de nos compatriotes.

Durant toute cette campagne électorale, alors que j'étais le porte-parole du candidat, nos chemins se croisaient de façon incessante. François Mitterrand était à une extrémité du pays, moi à une autre, et on me rapportait qu'il avait demandé : "Comment va Pierre ? Est-il heureux ?"

Bien sûr, je l'étais. Et ce 10 mai 1981, nous étions si nombreux à l'être !

Près de quinze années ont passé depuis, mais je ne peux oublier cette soirée : le retour du nouveau Président de la République Française, notre ami, depuis Château-Chinon, son arrivée au siège du Parti Socialiste, notre conversation informelle dans son bureau, comme si nous ne réalisions pas bien ce qui venait de se passer.

J'ai alors eu l'honneur, dans les jours qui ont suivi, d'être appelé au poste de Premier ministre. Le premier du septennat, et le seul de l'Union de la Gauche. Avec moi, c'est tout le Nord et le Pas-de-Calais, hier engagés aux côtés de François Mitterrand, qui étaient récompensés de leur fidélité décisive.

Peut-être est-il encore trop tôt pour juger sereinement cette période, et a fortiori les quatorze années durant lesquelles François Mitterrand a exercé la charge suprême que, par deux fois, les Français lui ont confiée.

Je ne le ferai certes pas non plus

ici ce soir. Nous savons, quant à nous, tout ce que nous lui devons, et cela nous suffit assurément.

Des millions de nos compatriotes le savent eux aussi mais également, à travers le monde, de nombreux peuples, qui ont entendu pendant toutes ces années la voix française qu'ils aimaient et voulaient entendre, celle du pays qui a donné un jour l'exemple de la liberté au monde.

A la tête du Gouvernement, j'ai eu quant à moi l'honneur d'entreprendre, durant plus de trois années les principales réformes qu'il avait proposées aux Français, et de mettre ainsi en oeuvre 96 de ses 110 propositions de 1981.

L'Histoire nous jugera et, surtout, replacera notre action en perspective, celle d'un espoir immense des classes moyennes de notre pays, dans un contexte économique international extraordinaire difficile.

L'action de François Mitterrand de 1981 à 1985, symbolise l'évolution historique qu'a connue notre pays : économique, sociale, mais aussi politique.

Avec lui, la France est entrée de plain-pied dans la modernité, alors même que nous frappaient durement la crise internationale, qui n'est toujours pas achevée.

Notre pays, miné par l'inflation en 1981, a retrouvé sa crédibilité économique, tandis que nos entreprises effectuaient à leur tour une véritable révolution structurelle.

Progressivement, la conception des rapports sociaux, les relations entre les entrepreneurs et les salariés, notre compétitivité extérieure ont connu une évolution considérable.

La France qu'il nous laisse est plus forte, même si l'on n'en est pas toujours conscients, car nous souffrons encore de bien des maux, notamment ceux qui

accablent toujours les chômeurs, et les plus démunis.

Quant à la politique intérieure, il est indéniable que jamais à ce degré l'alternance des majorités n'a été aussi harmonieuse, dans le respect de nos institutions.

C'est l'honneur de François Mitterrand d'avoir appliqué une Constitution qu'il avait autrefois combattue, mais que nos concitoyens avaient souhaitée en 1958.

Son respect entier de la démocratie a permis que deux fois au cours de ces deux septennats, une majorité différente du Président de la République, chef de l'exécutif, gouverne et applique son programme.

Les Français ont été reconnaissants au Président Mitterrand d'avoir favorisé ce fonctionnement et lui ont une nouvelle fois témoigné leur confiance en 1988, lui donnant même un

résultat électoral supérieur à celui qu'il avait obtenu en 1981.

Enfin, en exerçant jusqu'au dernier jour son second mandat, le Président de la République a été le premier à accomplir quatorze années de présidence, comme le lui permettait la Constitution. Mais cela ne s'était encore jamais produit.

Durant la période qui vient de s'achever, grâce à François Mitterrand notre pays a su avancer dans la tolérance et dans l'acceptation des différences, tout en préservant son unité. C'est une oeuvre considérable, dont on percevra rapidement, j'en suis certain, toute la portée. La France est aujourd'hui réconciliée avec elle-même, autour de la République. Le Peuple Français est plus assuré dans son unité, au-delà de la diversité bien légitime de la démocratie. C'est d'ailleurs ce qu'a exprimé à sa manière lundi soir, dans son allocution d'hommage, le Président de la République Jacques Chirac.

Au moment où nous sommes placés devant le lourd défi d'entrer bientôt, au sein de l'Union européenne, dans le siècle de tous les espoirs pour les hommes, mais également de tous les risques pour nos sociétés, cet héritage nous sera précieux et indispensable.

Mes Chers Amis, entre François Mitterrand et le Nord-Pas-de-Calais s'est déroulée une longue histoire commune.

S'il n'avait pas d'attaches familiales avérées dans notre région, il y avait toutefois, et depuis son plus jeune âge, des souvenirs forts qui toujours le ramenaient vers nous.

Ainsi, dès l'adolescence, il est venu à plusieurs reprises passer des vacances dans une famille du littoral (à Malo), avec laquelle ses parents avaient sympathisée.

Durant la guerre, alors qu'il vivait la douloureuse période de sa captivité au stalag de Ziegenheim, François

Mitterrand avait pour compagnons plusieurs nordistes avec lesquels il allait demeurer lié par la suite, avec ce sens unique de la fidélité qui le caractérisait.

Tout au long de sa carrière politique il a su pouvoir compter sur le Nord et le Pas-de-Calais, où la tradition socialiste est ancrée aussi solidement que le charbon l'a été dans la mine, là où tant d'ouvriers ont donné à l'industrie nationale leur santé et leur travail épuisant.

C'est à ta ville, Jean-Pierre, que François Mitterrand a réservé son dernier voyage dans le Nord-Pas-de-Calais, à l'occasion du vingtième anniversaire de la catastrophe de 1974. Nous avons encore en mémoire ces images, qui ont à peine plus d'une année, celles d'un Président fatigué mais heureux de se retrouver auprès des mineurs et des plus anciens compagnons de luttes politiques.

Nous avons aussi en mémoire les mots qu'il a alors prononcés, que je veux

rappeler :

"J'ai préservé ma ligne personnelle de pensée et d'action, et ce n'est pas à l'heure qui sonne aujourd'hui que je vais y renoncer. Il reste peu de temps et ce peu de temps, il doit être employé à être fidèle à soi-même".

Et il ajoutait encore :

"Commence une période où nous pouvons de nouveau rencontrer la victoire. Mais vous ne la rencontrerez que si vous la forcez".

Et il concluait par ces mots :

"On ne peut rien faire si l'on s'éloigne de ses bases. A partir de là, on peut élargir l'horizon, on peut comprendre le langage des autres, on peut même en assimiler une partie, rien n'est interdit à condition de ne rien perdre de ce qui fait le message dont on est porteur".

Quel leçon et quel message d'espérance pour nous !

En définitive, depuis octobre 1965, François Mitterrand a effectué près de trente cinq visites dans notre région. Leader de l'opposition, Chef de l'Etat, il est venu et revenu, parfois pour de simples fêtes militantes, mais aussi pour des visites à caractère officiel, ou pour des motifs internationaux.

J'ai eu pour ma part l'honneur et le plaisir de l'accueillir deux fois à mon domicile personnel, et une fois encore à Hardelot, en août 1993 : C'était une belle journée d'été. En fin d'après-midi, il reprenait l'avion au Touquet. Nous venions de nous saluer. Après avoir monté les premières marches de l'appareil, son regard s'est porté vers la mer, là où se jette la Canche, vers le ciel du Nord dont la couleur crèmeuse si particulière a donné son nom à la Côte d'Opale. Il s'est alors tourné vers moi, et s'est écrié : "C'est beau la vie".

Oui, il nous aimait.

Et nous l'aimions.

Les habitants de cette région, depuis plusieurs jours, lui rendent un vibrant et fervent hommage dont il aurait goûté la retenue, car il avait la même pudeur que nous, et répugnait à livrer ses sentiments. "Si je n'étais pas à distance que resterait-il de moi ?" avait-il même dit un jour.

De François Mitterrand, il restera beaucoup. L'hommage unanime qui lui est rendu depuis lundi est exceptionnel et le courage, la dignité quasi-stoïcienne, avec lesquels il a supporté la maladie forcent unanimement l'admiration et le respect.

Tous nous saluons un destin hors du commun, cette capacité extraordinaire à incarner l'espérance et le droit d'être respecté et écouté.

Pour moi, restera toujours cette

phrase qu'il a prononcée, le 31 décembre 1994, lors de vos derniers voeux télévisés au peuple français :

"Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas".

Jamais, François Mitterrand, n'a été si présent, en nous, que depuis ce lundi 8 janvier.

Ainsi, une fois encore, il avait raison. Il ne nous quittera pas.